XXII

## A UNE FEMME

C'est une ame charmante.

DIDEROT.

Enfant! si j'étais rol, je donnerais l'empire,
Et mon char, et mon sceptre, et mon peuple à genoux.
Et ma couronne d'or, et mes bains de porphyre,
Et mes flottes, à qui la mer ne peut suffire,
Pour un regard de vous!

Si j'étais Dieu, la terre et l'air avec les ondes, Les anges, les démons courbés devant ma loi, Et le profond chaos aux entrailles fécondes, L'éternité, l'espace, et les cieux et les mondes, Pour un baiser de toi!

8 mai 1829.

# XXIII

Quien no ama, no vive.

Oh! qui que vous soyez, jeune ou vieux, riche ou sage, Si jamais vous n'avez épié le passage, Le soir, d'un pas léger, d'un pas mélodieux, D'un voile blanc qui glisse et fuit dans les ténèbres, Et, comme un météore au sein des nuits funèbres, Vous laisse dans le cœur un sillon radieux;

Si vous ne connaissez que pour l'entendre dire Au poëte amoureux qui chante et qui soupire, Ce suprême bonheur qui fait nos jours dorés, De posséder un cœur sans réserve et sans voiles, De n'avoir pour flambeaux, de n'avoir pour étoiles, De n'avoir pour soleils que deux yeux adorés;

Si vous n'avez jamais attendu, morne et sombre, Sous les vitres d'un bal qui rayonne dans l'ombre, L'heure où pour le départ les portes s'ouvriront, Pour voir votre beauté, comme un éclair qui brille, Rose avec des yeux bleus et toute jeune fille, Passer dans la lumière avec des fleurs au front:

Si vous n'avez jamais senti la frénésie
De voir la main qu'on veut par d'autres mains choi ie,
De voir le cœur aimé battre sur d'autres cœurs,
Si vous n'avez jamais vu d'un œil de colère
La valse impure, au vol lascif et circulaire,
Effeuiller en courant les femmes et les fleurs;

Si jamais vous n'avez descendu les collines, Le cœur tout débordant d'émotions divines; Si jamais vous n'avez, le soir, sous les tilleuls, Tandis qu'au ciel luisaient des étoiles sans nombre, Aspiré, couple heureux, la volupté de l'ombre, Cachés, et vous parlant tout bas, quoique tout seuls;

Si jamais une main n'a fait trembler la vôtre; Si jamais ce seul mot qu'on dit l'un après l'autre, Je t'aime! n'a rempli votre âme tout un jour; Si jamais vous n'avez pris en pitié les trônes En songeant qu'on cherchait les sceptres, les couronnes, Et la gloire, et l'empire, et qu'on avait l'amour!

La nuit, quand la veilleuse agonise dans l'urne, Quand Paris, enfoui sous la brume nocturne Avec la tour saxonne et l'église des Goths, Laisse sans les compter passer les heures noires Qui, douze fois, semant les rêves illusoires, S'envolent des clochers par groupes inégaux;

Si jamais vous n'avez, à l'heure où tout sommeille, Tandis qu'elle dormait, oublieuse et vermeille, Pleuré comme un enfant à force de souffrir. Crié cent fois son nom du soir jusqu'à l'aurore, Et cru qu'elle viendrait en l'appelant encore, Et maudit votre mère, et désiré mourir;

Si jamais vous n'avez senti que d'une femme Le regard dans votre âme allumait une autre âme, Que vous étiez charmé, qu'un ciel s'était ouvert, Et que pour cette enfant, qui de vos pleurs se joue, Il vous serait bien doux d'expirer sur la roue.... Vous n'avez point aimé, vous n'avez point souffert!

Novembre 1831.

### XXIV

Mens blanda in corpore blando.

Madame, autour de vous tant de grâce étincelle, Votre chant est si pur, votre danse recèle Un charme si vainqueur, Un si touchant regard baigne votre prunelle, Toute votre personne a quelque chose en elle De si doux pour le cœur,

Que lorsque vous venez, jeune astre qu'on admire, Éclairer notre nuit d'un rayonnant sourire Qui nous fait palpiter, Comme l'oiseau des bois devant l'aube vermeille, Une tendre pensée au fond des cœurs s'éveille Et se met à chanter! Vous ne l'entendez pas, vous l'ignorez, madame.
Car la chaste pudeur enveloppe votre àme
De ses voiles jaloux,
Et l'ange que le ciel commit à votre garde
N'a jamais à rougir quand, rèveur, il regarde
Ce qui se passe en vous.

22 avril 1831.

### XXV

Amor, ch'a null' amato amar perdona, Mi prese del costui piacer si forte Che, come vedi ancor non m'abbandona.

DANTE.

Contempler dans son bain sans voiles Une fille aux yeux innocents; Suivre de loin de blanches voiles; Voir au ciel briller les étoiles Et sous l'herbe les vers luisants;

Voir autour des mornes idoles Des sultanes danser en rond; D'un bal compter les girandoles; La nuit, voir sur l'eau les gondoles Fuir avec une étoile au front;

Regarder la lune sereine; Dormir sous l'arbre du chemin; Être le roi lorsque la reine, Par son sceptre d'or souveraine, L'est aussi par sa blanche main; Our sur les harpes jalouses Se plaindre la romance en pleurs; Errer, pensif, sur les pelouses, Le soir, lorsque les Andalouses De leurs balcons jettent des fleurs;

Rèver, tandis que les rosées Pleuvent d'un beau ciel espagnol, Et que les notes embrasées S'épanouissent en fusées Dans la chanson du rossignol;

Ne plus se rappeler le nombre De ses jours, songes oubliés; Suivre fuyant dans la nuit sombre Un esprit qui traîne dans l'ombre Deux sillons de flamme à ses pieds;

Des boutons-d'or qu'avril étale Dépouiller le riche gazon; Voir, après l'absence fatale, Enfin de sa ville natale Grandir la flèche à l'horizon;

Non, tout ce qu'a la destinée De biens réels ou fabuleux N'est rien pour mon âme enchaînée, Quand tu regardes inclinée Mes yeux noirs avec tes yeux bleus!

12 septembre 1828.

#### XXVI

Oh! les tendres propos et les charmantes choses Que me disait Aline en la saison des roses! Doux zéphyrs qui passiez alors dans ces beaux lieux, N'en reportez-vous rien à l'oreille des dieux?

SEGRAIS.

Vois, cette branche est rude, elle est noire, et la nue Verse la pluie à flots sur son écorce nue; Mais attends que l'hiver s'en aille, et tu vas voir Une feuille percer ces nœuds si durs pour elle, Et tu demanderas comment un bourgeon frêle Peut, si tendre et si vert, jaillir de ce bois noir.

Demande alors pourquoi, ma jeune bien-aimée, Quand sur mon âme, hélas! endurcie et fermée Ton souffle passe, après tant de maux expiés, Pourquoi remonte et court ma séve évanouie, Pourquoi mon âme en fleur et tout épanouie Jette soudain des vers que j'effeuille à tes pieds! C'est que tout a sa loi, le monde et la fortune; C'est qu'une claire nuit succède aux nuits sans lune; C'est que tout ici-bas a ses reflux constants; C'est qu'il faut l'arbre au vent et la feuille au zéphire; C'est qu'après le malheur m'est venu ton sourire; C'est que c'était l'hiver et que c'est le printemps!

7 mai 1829

#### XXVII

A MES AMIS L. B. ET S.-B.

Here's a sigh to those who love me And a smile to those who hate; And, whatever, sky's above me, Here's a heart for every fate.

Amis! c'est donc Rouen, la ville aux vieilles rues, Aux vieilles tours, débris des races disparues, La ville aux cent clochers carillonnant dans l'air, Le Rouen des châteaux, des hôtels, des bastilles, Dont le front hérissé de flèches et d'aiguilles Déchire incessamment les brunes de la mer.

C'est Rouen qui vous a! Rouen qui vous enlève! Je ne m'en plaindrai pas. J'ai souvent fait ce rêve D'aller voir Saint-Ouen à moitié démoli, Et tout m'a retenu, la famille, l'étude, Mille soins, et surtout la vague inquiétude Qui fait que l'homme craint son désir accompli.

J'ai différé. La vie à différer se passe. De projets en projets, et d'espace en espace, Le fol esprit de l'homme en tout temps s'envola. Un jour enfin, lassés du songe qui nous leurre, Nous disons : Il est temps. Exécutons! c'est l'heure. Alors nous retournons les yeux, — la mort est là!

Ainsi de mes projets. — Quand vous verrai-je, Espagne, Et Venise et son golfe, et Rome et sa campagne, Toi, Sicile que ronge un volcan souterrain, Grèce qu'on connaît trop, Sardaigne qu'on ignore, Cités de l'aquilon, du couchant, de l'aurore, Pyramides du Nil, cathédrales du Rhin?

Qui sait? Jamais peut-être. — Et quand m'abriterai-je, Près de la mer, ou bien sous un mont blanc de neige, Dans quelque vieux donjon, tout plein d'un vieux héros, Où le soleil, dorant les tourelles du faîte, N'enverra sur mon front que des rayons de fête Teints de pourpre et d'azur au prisme des vitraux?

Jamais non plus, sans doute. — En attendant, vaine ombre, Oublié dans l'espace et perdu dans le nombre, Je vis. J'ai trois enfants en cercle à mon foyer; Et lorsque la sagesse entr'ouvre un peu ma porte, Elle me crie: Ami! sois content. Que t'importe Cette tente d'un jour qu'il faut sitôt ployer?

Et puis, dans mon esprit, des choses que j'espère Je me fais cent récits, comme à son fils un père. Ce que je voudrais voir je le rêve si beau! Je vois en moi des tours, des Romes, des Cordoues, Qui jettent mille feux, muse, quand tu secoues Sous leurs sombres piliers ton magique flambeau!

Ce sont des Albambras, de hautes cathédrales, Des Babels, dans la nue enfonçant leurs spirales, De noirs Escurials, mystérieux séjour. Des villes d'autrefois, peintes et dentelées, Où chantent jour et nuit mille cloches ailées, Joyeuses d'habiter dans des clochers à jour!

Et je rêve! Et jamais villes impériales N'éclipseront ce rêve aux splendeurs idéales. Gardons l'illusion; elle fuit assez tôt. Chaque homme dans son cœur crée à sa fantaisie Tout un monde enchanté d'art et de poésie. C'est notre Chanaan que nous voyons d'en haut.

Restons où nous voyons. Pourquoi vouloir descendre, Et toucher ce qu'on rêve, et marcher dans la cendre? Que ferons-nous après? où descendre? où courir? Plus de but à chercher! plus d'espoir qui séduise! De la terre donnée à la terre promise Nul retour! et Moïse a bien fait de mourir!

Restons loin des objets dont la vue est charmée. L'arc-en-ciel est vapeur, le nuage est fumée. L'idéal tombe en poudre au toucher du réel. L'ame en songes de gloire ou d'amour se consume. Comme un enfant qui souffle en un flocon d'écume, Chaque homme enfle une bulle où se reflète un ciel.

Frêle bulle d'azur au roseau suspendue, Qui tremble au moindre choc et vacille éperdue! Voilà tous nos projets, nos plaisirs, notre bruit! Folle création qu'un zéphyr inquiète! Sphère aux mille couleurs, d'une goutte d'eau faite! Monde qu'un souffle crée et qu'un souffle détruit!

Rêver, c'est le bonheur; attendre, c'est la vie. Courses, pays lointains, voyages, folle envie! C'est assez d'accomplir le voyage éternel. Tout chemine ici-bas vers un but de mystère. Où va l'esprit dans l'homme? Où va l'homme sur terre? Seigneur! Seigneur! où va la terre dans le ciel?

Le saurons-nous jamais? — Qui percera vos voiles, Noirs firmaments, semés de nuages d'étoiles? Mer, qui peut dans ton lit descendre et regarder? Où donc est la science? où donc est l'origine? Cherchez au fond des mers cette perle divine, Et, l'océan connu, l'àme reste à sonder!

Que faire et que penser? — Nier, douter ou croire? Carrefour ténébreux! triple route! nuit noire! Le plus sage s'assied sous l'arbre du chemin, Disant tout bas: J'irai, Seigneur, où tu m'envoies. Il espère, et, de loin, dans les trois sombres voics, Il écoute, pensif, marcher le genre humain.

XXVIII

A MES AMIS S.-B. ET L. B.

Buen viage!

GOYA.

Mai 1 30.